

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXV. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2134

XX ** XX ** XX ** XX ** XX

LETTRE XXV.

Suite.

Lord L. vint d'Ecosse à Londres deux ou trois mois après l'arrivée de sir Charles. Sa première visite fut au jeune Baronet, qui sur l'aveu que lui fit Milord de sa passion pour sa sœur, & celle-ci de son estime pour Milord, le présenta à elle, joignit leurs mains, & les tenant dans les siennes, De tout mon cœur dit-il, je joins vos mains, puisque vos dignes cœurs sont unis. Faites moi l'honneur dès ce moment, Milord, de me regarder comme votre frère. J'ai trouvé que mon Père étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Il aimoit ses filles, & peut-être ne se soucioit-il pas qu'elles se missent sitôt sous une autre protection: mais s'il eût assez vécu pour s'arranger, je ne doute pas qu'il ne les eût renduës heureuses. Il m'a laissé cette tâche, je la remplirai.

La joie empêchoit sa sœur de parler. Les larmes de Milord étoient prêtes à couler.

Mon Père, continua sir Charles, m'a informé dans une de ses Lettres de l'état de vos affaires, Milord. Comptez sur tout ce que je pourrai faire, promettez, engagez, entreprenez: le frère espère de vous mettre à votre aise; la sœur vous rendra heureux.

Mis Charlotte étoit vivement touchée de cette scène; & levant les mains & les yeux, el-

elle pria Dieu de rendre le pouvoir de son frère aussi grand que son cœur. Tout le monde, dit-elle, seroit alors rendu plus heureux par sa bonté, & par son exemple.

Vous étonnez-vous à présent, mon cher Mr. Reeves, que Miss Grandison, Lady L. & Lord L. ne sachent comment renfermer leur reconnaissance quand on parle de ce frère bien-faisant ?

Et ma Charlotte, dit-il, en se tournant vers elle, & regardant Miss Caroline, ne connoit-elle pas quelque heureux mortel que son cœur puisse distinguer ? Vous m'êtes également chères, mes sœurs. Faites moi votre confident, Charlotte. Votre inclination réglera mon choix.

Chère Miss Grandison, pourquoi m'avez-vous trompée en me vantant votre ouverture de cœur avec un tel frère ? Qu'auriez-vous à faire de réserves avec lui ?... Et cependant, il est clair que vous ne lui avez pas développé tout votre cœur, il semble le croire aussi. Et vous êtes à présent mal à votre aise, parce qu'il vous a insinué quelque chose de pareil !

Deux mois avant le mariage, sir Charles mit un papier cacheté dans la main de sa sœur. Recevez ceci, dit-il, ma chère Caroline, comme une chose que la bonté de mon Père auroit fait pour vous par complaisance pour ma Mère, si nous avions eu le bonheur de la conserver. En donnant une main à Milord, faites lui ce présent de l'autre ; & faites vous des droits à la reconnaissance dont je fais que son digne cœur fera pénétré par ce double don. Je n'ai fait que mon devoir : j'ai seulement rempli un article

cle du Testament, que j'ai fait dans ma tête pour mon Père, puisqu'il n'a pas eu le tems de le faire lui-même.

Il l'embrassa, & sortit, avant qu'elle rompît le cachet: elle y trouva en billets la somme de 10000. livres.

Elle se laissa tomber sur une chaise, & fut pendant quelques momens hors d'état de se remuer: s'étant un peu remise, elle courut après son frère. On lui dit qu'il étoit dans l'appartement de sa sœur: elle ne l'y trouva pas, mais elle y trouva Charlotte en pleurs; sir Charles venoit de la quitter. Qu'a donc ma Charlotte?

O ce frère, ma Caroline!... Il est impossible de soutenir sa bonté, sa générosité. Voyez cet acte; voyez ce papier qui est dessus. Elle le prit, & lut ces mots:

„ Je viens de payer à ma sœur Caroline, la
 „ somme que je crois qu'elle auroit eu droit
 „ d'attendre de la bonté de mon Père, & de
 „ la situation de ses affaires, s'il avoit eu le
 „ tems de les arranger, & de faire un Testa-
 „ ment. J'ai une confiance entière dans la pru-
 „ dence de ma Charlotte; & je lui assure par
 „ l'acte ci-joint, d'une manière irrévocable,
 „ l'indépendance par raport à la fortune à la-
 „ quelle je crois qu'elle a droit depuis la mort
 „ de mon Père. C'est pourquoi, n'ayant agi
 „ que comme exécuteur, je ne prétends d'autre
 „ mérite que d'avoir rempli le Testament qu'au-
 „ roit fait sans doute mon Père, ou ma Mère,
 „ lequel que ce fût des deux qui eût survécu,
 „ s'il en avoit eu le tems. Chérissez donc leur
 „ mémoire avec reconnoissance. Souvenez-vous
 „ qu'en

„ qu'en vous mariant, vous changez le nom de
 „ Grandison. Cependant avec tout mon or-
 „ gueil, qu'est-ce que le nom?... Que l'é-
 „ poux que vous choisirez soit digne de vous ;
 „ & quel que soit celui à qui vous donnerez
 „ des droits sur votre cœur, je l'embrasserai
 „ comme le frère de

„ *„ Votre dévoué*

„ CHARLES GRANDISON. ”

L'acte lui assuroit la même somme qu'il avoit donnée à sa sœur, & elle portoit intérêt.

Les deux sœurs se félicitèrent, & pleurèrent l'une sur l'autre, comme si elles eussent été dans la plus grande affliction.... sûrement elles étoient dans la peine.

Caroline trouva son frère, mais quand elle fut près de lui, elle ne put pas dire un seul mot de tout ce qu'elle avoit voulu dire. Tombant sur un genoux, elle le benit dans le cœur, pour Lord L., comme elle l'avouoit, aussi bien que pour elle-même, mais elle ne put exprimer sa reconnoissance que par ses mains & ses yeux levés vers le Ciel.

Comme il venoit de la relever & de la faire asseoir, Charlotte entra, également reconnoissante. Il la fit placer à côté de sa sœur, & prenant une main de chacune, il leur parla ainsi.

Mes chères sœurs, vous êtes trop sensibles à ces preuves que je vous devois de mon amour fraternel. Il a plu à Dieu de nous retirer notre Père & notre Mère. Nous sommes plus que frères & sœurs, & nous devons suppléer les relations qui nous manquent. Regardez moi
 feu-

seulement comme l'exécuteur d'un Testament qui auroit dû être fait, & qui l'auroit peut-être été, si le tems l'eût permis. Ma fortune est plus considérable que je ne l'avois cru, plus grande, j'ose dire, que mon Père ne croyoit qu'elle le feroit. Un frère en ayant le pouvoir ne pouvoit moins faire que je n'ai fait. Vous ne pouvez comprendre combien vous m'obligerez, si vous ne dites jamais un mot de ceci. Vous agirez avec moins de dignité qu'il ne convient à mes sœurs, si vous regardez ce que j'ai fait autrement que comme votre droit.

O ma Tante! ayez la bonté de faire préparer mon appartement à la maison de Selby. Il n'y a pas moyen de vivre au milieu de l'éclat de la gloire de cet homme! Mais pour la consolation des gens, il semble avoir un défaut, & il l'a voué... Cependant l'aveu n'efface-t-il pas ce défaut? O non, car il ne prétend pas s'en corriger: ce défaut c'est l'orgueil. Remarquez-vous quelle importance il donne de tems en tems au nom qu'il porte? Comme tout à l'heure, *la dignité*, dit-il, *qui convient à mes sœurs!*... Orgueilleux mortel!... O ma Lucy! il est orgueilleux, *trop* orgueilleux, je crains, & dans une fortune *trop* considérable... Que voulois-je dire?... Cependant, je sai bien qui voudroit faire son étude de le rendre le plus heureux des hommes... Epargnez moi, épargnez moi ici, mon Oncle; ou plutôt, omettez ce passage, Lucy.

Sir Charles, huit mois après la mort de son Père, donna Caroline de sa propre main à Lord L. Charlotte a deux soupirans; Lord G. & Sir Wal-

Walter Watkyns, comme je vous l'ai dit; mais elle ne goûte ni l'un ni l'autre.

Lord L. emmena sa femme en Ecoſſe, où elle fut fort admirée, & careſſée par ſa famille. Que le tems de leur retour fut heureux pour votre Harriet, puisqu'il amena ſir Charles & Miſs Grandiſon à Colnebrooke pour y préparer leur réception.

Sir Charles accompagna Milord, & Lady L. juſqu'à York, où il fit une viſite à Miſs Eleonor Grandiſon, la ſœur de ſon Père, qui demeure là. Elle languiſſoit de le voir, aiant ouï parler de ſa bonté envers ſes ſœurs, & envers tous ceux qui ont quelque choſe à faire avec lui: elle fut charmée d'avoir certe occaſion de féliciter, de benir, & d'applaudir ſon neveu.

Que de choſes j'ai encore à vous dire de cet *étrange* homme! Il faut que je lui diſe des injures.

Je m'informai enſuite de l'hiſtoire du Docteur Bartlet. Mais les Dames me dirent que comme elles ne la ſavoient pas toute, elles me renvoyoient au Docteur lui-même. Elles en ſavoient aſſez cependant, dirent-elles, pour le reſpecter comme un des hommes du plus grand mérite, & des plus pieux. Elles croient qu'il fait tous les ſécrets de cœur de leur frère.

Il eſt étrange, il me ſemble, que ces ſécrets ſoient ſi profonds. Cependant, il n'y a rien de ſi rébutant, ni dans ſir Charles, ni dans le Docteur, qu'on ne puiſſe leur faire quelques innocentes queſtions. Cependant je n'avois pas coutume d'être ſi curieufe. Pourquoi le ſerois-je plus que ſes ſœurs?... Cependant des étran-

gers qui viennent à se lier dans une famille d'un mérite extraordinaire, font, je crois, plus curieux des affaires, & des détails de cette famille, que ceux qui en font partie. Et quand ils n'ont pas d'autre motif de curiosité que le désir d'approuver & d'imiter, je ne vois pas le grand mal qu'il y auroit.

J'étois aussi fort curieuse de savoir quels étoient dans un âge si jeune, (car sir Charles n'avoit pas alors dix-huit ans) les défauts qu'il trouva dans son Gouverneur. Il paroît que non seulement cet homme étoit débauché lui-même, mais que pour n'avoir pas à craindre son élève, il tendoit des pièges à sa vertu, auxquels il eut cependant le bonheur d'échapper, quoique dans un âge où généralement l'on n'est pas sur ses gardes. Cet homme étoit aussi querelleur, & yvrogne; & cependant, comme sir Charles l'avoit alors à ses sœurs, il paroïssoit si singulier à un jeune homme de trouver des défauts à son Gouverneur, que, par égard pour les apparences, aussi bien que pour le personnage, il se faisoit beaucoup de peine de se plaindre, jusqu'à ce qu'il devint insupportable. On me dit, comme une chose qui faisoit beaucoup d'honneur à la franchise, & à la grandeur d'ame du jeune Grandison, que quand à la fin il se trouva obligé de se plaindre à son Père de ce méchant homme, il lui donna une copie de la Lettre qu'il avoit écrite en même tems qu'il la fit partir. Vous pouvez, Monsieur, lui dit-il, faire l'usage qu'il vous plaira de la connoissance de cette démarche. Vous voyez de quoi je vous accuse, je n'ai rien aggravé. Prenez garde

seu-

seulement, que comme je ne vous ai donné aucun avantage sur moi par ma mauvaise conduite, vous ne fassiez une plus mauvaise figure encore dans ma réplique, si vous m'obligez à justifier mes accusations. Mon Père aime son fils. Il faut qu'il me traite comme son fils. Une contestation ne pourroit se terminer en votre faveur.

Mais sur les informations que l'on prit de ce méchant homme, qui avoit voulu corrompre les mœurs du plus aimable jeune homme du monde, informations que le fils avoit prié son Père de prendre avant que d'avoir aucun égard à ses plaintes, sir Thomas le congédia, & écrivit à son fils qu'il n'auroit point d'autre Gouverneur à l'avenir que sa propre sagesse.

Voici en peu de mots l'histoire de Miss Jervois.

Elle a eu un des meilleurs Pères. Sa Mère est une des plus méchantes femmes; un vrai dragon, une jureuse, une yvrogne, impudique... Pauvre Miss Jervois!... Je vous ai dit que son Père, qui étoit un homme doux, avoit été obligé de quitter son pays, pour éviter cette femme; cependant elle veut avoir sa fille sous sa tutelle... Quelle horreur!... Elle a donné bien de l'embarras à sir Charles. Il s'attend à en avoir encore davantage... Pauvre Miss Jervois!

Sa fortune est considérable. Ces Dames disent qu'elle n'a pas moins de 50000. l. son Père négocioit au Levant & en Italie; & sir Charles par son administration a fait monter son bien à cette somme, en recouvrant quelques



milliers de livres que Mr. Jervois croyoit perdus.

* *

Quoique j'aie écrit presque jour & nuit, & les Dames, qui voyoient avec quel plaisir je le faisois, m'aient accordé beaucoup de tems, je vous ai raconté aussi brièvement que je l'ai pu l'histoire de la famille, jusqu'au moment où j'ai eu le bonheur de faire connoissance avec elle, par un moyen cependant qui n'étoit rien moins qu'à souhaiter.

Encore un ou deux mots sur l'état présent des choses.

Sir Charles n'est pas encore venu, Lucy, & il est lundi ! Fort bien !... Il a fait faire ses excuses par son Cousin Grandison, qui vint hier avec Mr. Reeves, & repartit avec lui le même jour... De grandes affaires sans doute !... *Il me semble* qu'il dit, qu'il sera ici demain matin. Ses excuses étoient pour ses sœurs & Lord L. Je suis charmée qu'il ne se soit pas donné les airs avec votre Harriet, de *lui* faire des excuses de son absence.

Miss Grandison se plaint que je ne lui ouvre pas mon cœur. Elle voudroit, dit-elle, m'ouvrir le sien. Mais comme il y a des embarras que je ne puis avoir, à ce qu'elle croit, il faut que je commence. Elle prétend qu'elle ne sait par où commencer. Je ne pense pas à deviner quel est son secret : mais sûrement je ne peux pas dire à une sœur, qui avec son autre sœur favorise une autre Dame, que je pense à son frère, & cela avant que d'être sûre qu'il pense à moi.

E-

Elle me jouëra un tour, m'a-t-elle dit tout-à-l'heure, si je ne veux pas lui nommer l'heureux mortel du Comté de Northampton, que je préfère à tous les autres. Elle ne doute pas, dit-elle, que ce quelqu'un là ne soit quelque part. Et si elle le découvrit, avant que je le lui dise, elle ne me fera point de quartier. Lady L. sourit, & me regarde fixement quand sa sœur me raille, comme si elle vouloit découvrir quelque raison de mon refus de Lord D. Je leur ai dit, il y a une heure, que je suis obsédée par ses yeux, & par ceux de Lord L.; car elle ne lui cache aucun de ses secrets, ni, je crois, aucun de ceux qu'elle fait des autres. C'est, je pense, de tous les hommes, sans en excepter mon Oncle, celui à qui je pourrois le plutôt confier un secret. Mais, Lucy, en ai-je aucun à révéler? C'est, j'espère, un secret pour moi-même, qui ne sera jamais dévoilé, même à moi-même, que j'aime un homme qui ne m'a jamais témoigné de l'amour. Par rapport à sir Charles Grandison... Mais finissez, Harriet, vous avez nommé un nom, qui vous mènera... Où me mènera-t-il?... Plus que je ne suis à présent à moi-même, je suis & serai toujours, ma chère Lucy, toute à vous

HARRIET BYRON.

